

Un déni d'humanité sur l'ordination des femmes, encore !

Le refus actuel de l'église catholique romaine d'ordonner des femmes est théologiquement injustifié, et aucun argument psychanalytique n'est recevable pour conforter cette attitude qui cause un grave préjudice au témoignage portée à l'Évangile. L'assignation des femmes à un destin - liée à l'affirmation d'une nature prétendument spécifique - et le refus de les inscrire dans l'historicité soutiennent seuls cette position anachronique. Il est urgent, au sein des relations ecclésiales, de permettre aux deux sexes de mutuellement se (re-)découvrir en dehors de tout préjugé sexiste qui fige l'autre (femme ou homme) dans un stéréotype qui aliène et qui sclérose.

“**D**e petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux femmes. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des responsables de l'Église, qui font entre eux tant de déclarations pieuses d'en faire une générale en faveur de l'ordination des femmes?” Ce plagiat du célèbre chapitre de l'*Esprit des lois* (XV, 5) n'est pas ici une simple élégance de style ; il traduit le sentiment profond qui peut s'emparer d'une femme lorsque des hommes discutent doctement de la possibilité, ou non, d'ordonner des femmes : un sentiment sans doute voisin de ce qu'aurait pu éprouver un noir, au XVIIIe siècle, assistant à une discussion sur son incapacité à effectuer certaines tâches en raison de la couleur de sa peau. Au XXe siècle, si l'humanité n'a plus - heureusement, dans les discours sinon dans

les pratiques - la couleur d'une peau elle a, hélas, encore un sexe! Il est des questions que l'on souhaiterait ne plus avoir à traiter : celle de l'ordination des femmes en est une! Car il faut bien l'avouer, c'est avec une certaine lassitude, et une grande souffrance que j'entreprends ce travail qui m'a été demandé : lassitude d'avoir à revenir sur une question qui depuis longtemps devrait être résolue, et témoigne seulement de vestiges sexistes et patriarcaux qui nuisent grandement à l'Église catholique romaine ; souffrance d'appartenir à une Église qui n'a pas encore perçu l'urgence absolue qu'il y a aujourd'hui à rendre justice aux femmes¹.

Cette attitude commande l'organisation de mon propos : après avoir montré la vacuité d'un tel débat, je dégagerai ce qui est en jeu profondément dans ce refus : l'incapacité à penser l'égalité dans la différence et, dans un troisième temps je poserai quelques jalons - sans prétention exhaustive- pour avancer dans la manière d'envisager les relations entre les femmes et les hommes dans l'Église catholique romaine, afin que cesse enfin ce sexisme contraire à l'Évangile, nous libérer de questions désuètes, et nous attacher à l'urgence de la mission qui nous appelle aujourd'hui.

I

D'un vain débat

Refuser l'ordination aux femmes n'est en effet rien d'autre que leur refuser un statut humain à part entière². Chercher des arguties pour ou contre paraît alors aussi dérisoire que les raisons invoquées autrefois pour justifier de l'esclavage des noirs. D'argument théologique il n'y en a point de décisif, et ceux qu'une version moderne de ce refus voudrait nous resservir sont fallacieux.

1. Joseph MOINGT a fort bien montré que l'exclusion des femmes du ministère presbytéral ne relevant pas d'une vérité de foi ne peut être considérée comme définitive in "Sur un débat clos", *Recherches de Science Religieuse*, 1994/3 (tome 82), p. 321-333.

2. Pour une analyse détaillée de l'impasse du discours ecclésial à propos des femmes on se reportera à l'excellent article de Marie-Jeanne BÉRÈRE, "L'Église d'aujourd'hui et la féminité" in *E.T. : Bulletin de l'Association Européenne de Théologie Catholique*, 1994/1, p. 75-91.

L'argumentation traditionnelle

Les documents magistériels (*Inter insigniores* de 1977 et *Ordinatio sacerdotalis* de 1994) insistent sur trois arguments : Jésus n'a pas choisi de femmes parmi les apôtres et la tradition n'en a jamais ordonnées ; le prêtre doit représenter le Christ *in persona Christi* ; les femmes ont à accomplir une mission qui leur est propre.

Je ne ferai ici qu'évoquer ces arguments, tant de fois rebattus et contrecarrés. Le premier est loin d'être une vérité apodictique : si la liberté de Jésus fut souveraine, comme en témoignent les évangiles, peut-on dire que Notre Seigneur a cherché à s'affranchir des contingences - l'assignation des femmes juives à l'espace privé en était une - liées à son époque, à son pays ? La logique même de l'incarnation ne le conduisait-elle pas à assumer ces limites pour autant qu'elles n'étaient point contraires à sa prédication, et que les transgresser eût vraisemblablement rendu celle-ci plus difficilement recevable ? Jésus pouvait-il aller au-delà de l'audace de la relation interpersonnelle (avec la Samaritaine, la femme adultère, etc) et conférer un rôle spécifique à celles qui le suivaient comme il l'a fait en instituant les Douze ? Quant à la tradition, sa caractéristique n'est-elle pas d'être sans cesse inventive comme en témoigne, entre autres, le premier concile de Jérusalem décidant de ne pas imposer, aux chrétiens issus du paganisme, la circoncision et l'observance de la loi de Moïse (cf Ac 15) ?

L'argument symbolique me semble affaiblir encore la force de l'incarnation en lui enlevant de sa portée universelle. Dieu s'incarnant, il lui a bien fallu choisir l'un ou l'autre sexe, comme il avait jadis choisi un peuple parmi bien d'autres. Pour autant, l'élection n'a jamais sens d'exclusivité mais elle vise à l'universalité : le salut réalisé en Jésus Christ est pour tous et pour toutes ; il annonce qu'il n'y a plus ni homme ni femme, ni juif ni grec (Ga 3,28). Proclamer cela n'est-ce pas relativiser fondamentalement toute différence pour dire la solidarité première de tous les êtres humains ? Cette solidarité n'est pas négatrice des différences mais elle signifie que celles-ci n'ont pas valeur déterminante d'assignation à un destin spécifique : toutes et tous ont la même vocation, celle qui fut pleinement réalisée par le Christ. Dès lors la fonction presbytérale, et la présidence de l'eucharistie, signe réalisé du monde nouveau qui vient, ne peut être réservée à aucune catégorie particulière du genre humain.

Quant au rôle spécifique qu'auraient à tenir les femmes en raison de leur féminité, il y a là une volonté délibérée d'enfermer les personnes de sexe féminin dans une prétendue nature féminine. Cette nature, qui spécifierait en la femme le genre humain, valorise, de manière exclusive, comme le montre bien M.-J. Bérère, la maternité ou la virginité - figures dans lesquelles on prétend épuiser la vérité de l'être-femme. A-t-on songé que l'on pourrait épuiser la vérité de l'être-homme dans la paternité ou la virginité ?

Les nouveaux rideaux d'un vieux sexisme

Mais, parmi les arguments contre l'ordination des femmes, il y a pire : ceux qui se parent de l'autorité d'une analyse psychologisante; les propos de Tony Anatrella sont à cet égard tout à fait étonnants³, et loin de faire l'unanimité dans le monde psychanalytique. En témoignent les nombreux refus qu'a essuyé la rédaction de *Lumière & Vie* sollicitant des analystes : tous ont affirmé que la psychanalyse, en tant que telle, n'avait aucun avis à donner sur le sujet ; en témoigne également l'article de Dominique Stein dans le présent numéro.

En portant le soupçon sur le désir féminin d'être prêtre, Tony Anatrella fait, d'une analyse du désir qui - par définition - peut seule-

3. Article paru dans le quotidien **La Croix** du 26 novembre 1992 et repris dans le numéro 53 de **Femmes et hommes dans l'Église**, accompagné d'une analyse critique rédigée par une psychanalyste, Françoise BALDÉ : "Tony Anatrella argumente à partir d'une utilisation du fantasme, en totale contradiction avec le réel de la différence des sexes qui supporte la division du sujet. Il justifie sa position avec des arguments historiques et théologiques, et, de plus, il les appuie pour aujourd'hui, sur cette même confusion concernant le féminin, masculin. Faisant cela il clôture cette place que la position éthique essentielle de sa profession lui demande de laisser ouverte ; et il s'interdit ainsi d'entendre le désir qui habite celles et ceux qui recherchent ce qu'ils pensent être, pour notre temps, une meilleure façon de rendre témoignage à Celui qui est la Vérité. Que ce désir soit légitime ou non au regard de l'institution, n'est pas ce qui peut le qualifier dans l'écoute analytique. En pareil cas, cela invalide, me semble-t-il, toute sa tentative de justifier son point de vue et cela introduit, ce qui est plus grave, une opinion erronée et une incertitude dangereuse dans l'esprit de ses lecteurs quant à un savoir supposé des psychanalystes".

ment porter sur des personnes particulières, un argument d'autorité déterminant une prise de position globale. Qu'il puisse y avoir une ambiguïté dans le désir d'être prêtre n'est certainement pas l'apanage des femmes, et les fantasmes masculins pourraient tout aussi bien être soupçonnés. Que l'on sorte de cet impérialisme de la psychanalyse : si le choix d'accomplir sa vocation de baptisé/e dans le ministère presbytéral doit être purifié par les moyens de la psychologie moderne, la radicalité de l'appel de l'Évangile, son exigence, ne se laisse pas épuiser par celle-ci, et peut également motiver à l'appel des communautés et du service de l'Église, des femmes et des hommes !

Je relève trois phrases significatives dans l'article de T. Anatrella : "*Si l'égalité en dignité existe entre les hommes et les femmes l'égalité en sens psychologique et symbolique n'existe pas*" : cette confusion entre égalité et identité révèle une incapacité à penser l'égalité, le propre de l'égalité étant justement de comparer deux réalités non identiques. "*Les ministères ordonnés sont confiés à des hommes à l'image de la personne du Christ*" : cela signifierait-il que les femmes, dans leur être-femme ne sont donc pas à l'image du Christ, visage de Dieu ? "*Le Christ libère les femmes de ce rôle pour qu'elles accèdent à une fonction plus mystique dans l'Église*" : il faudrait donc en conclure que les hommes sont aliénés au devoir presbytéral, alors que les femmes, délivrées de l'institutionnel, trop médiocre pour leur grandeur, sont sur la voie royale qui mène à la sainteté !

Ce dernier argument est une simple reprise de l'un de ceux qui furent avancés par *Inter insigniores*, et repris par *Ordinatio Sacerdotalis* : "D'autre part, c'est à la sainteté des fidèles que se trouve totalement ordonnée la structure hiérarchique de l'Église. Voilà pourquoi, rappelle la Déclaration *Inter insigniores*, 'le seul charisme supérieur, qui peut et doit être désiré, c'est la charité (cf. 1 Co 12-13). Les plus grands dans le Royaume des Cieux, ne sont pas les ministres, mais les saints'". Que la charité soit la motivation structurante de chaque baptisé/e, j'en suis résolument convaincue, mais charismes et ministères relèvent de deux réalités non totalement superposables que l'on ne peut mettre en exclusivité l'une de l'autre ; les ministres, que je sache, ne sont pas dispensés de la charité, et le témoignage de l'histoire, comme celui de l'expérience quotidienne, manifestent que certains, en cet ordre, sont exemplaires !

La plume me tombe des doigts à évoquer ces pseudo-arguments, et je me surprends à souhaiter que l'on accorde aux femmes le droit à la médiocrité puisqu'il apparaît, à la lecture de ces textes, que tel est le lieu de l'institution et de l'histoire, loin de la splendeur mystique qui serait l'apanage des femmes !

II

Le refus d'inscrire les femmes dans l'historicité

Ce refus d'inscrire les femmes dans l'histoire, et donc dans les réalités institutionnelles, manifeste une difficulté à penser l'altérité comme condition humaine. Cette résistance conduit à lire en toute différence une surdétermination biologique qui aliène la liberté du sujet dans l'histoire.

L'altérité sexuelle et l'unicité de la personne

L'altérité irréductible et l'unicité de la personne est symbolisée en Gn 1,27 par la différence sexuelle qui inscrit dans la chair une absolue différence : aucun des deux sexes ne peut prétendre signifier à lui seul la totalité de l'humanité, c'est l'un *et* l'autre qui, ensemble, signifient l'humanité ; dans sa structure même l'humanité est donc toujours plurielle: féminin/masculin, noir/blanc, pluralité des cultures, etc. Ces pluralités et ces différences fondatrices sont, en tant que telles, appel à un dialogue et à une reconnaissance mutuelle des femmes et des hommes dans leur égale dignité, de chaque culture, etc... mais également, et plus profondément encore, de chaque personne dont la dignité ne se fonde par sur des déterminations secondes, mais qui est fondée, dans son existence même, comme personne, image de Dieu. La détermination sexuelle est à considérer comme "seconde", tout comme la couleur de la peau, etc... au risque, sinon, de privilégier les spécificités biologiques ; or, ce type de distinction conduit toujours à des affirmations et des conduites ségrégationnistes. Il est remarquable que l'insistance sur la différence sexuelle joue au détriment des femmes qui sont ainsi assignées à leur condition sexuelle comme à un destin ; cette insistance sur l'identité biologique des femmes conduit à les évacuer de l'histoire, de la culture et des institutions, au seul profit

d'un rôle sexuel - vierge, mère, épouse - ou d'une exaltation de la mystique féminine !

Tant dans l'argumentation traditionnelle que dans l'argumentation pseudo-psychanalytique, c'est bien ce refus d'assigner aux femmes leur véritable dimension historique que l'on retrouve. Celles-ci sont en effet toujours situées en-deçà (dans le biologique comme l'exprime l'exaltation de la vierge, de la mère ou éventuellement de l'épouse ; ailleurs ce sera la mise en avant de la figure nourricière, ou du fusionnel qui serait une caractéristique spécifiquement féminine), ou au-delà (les éloges des mystiques) . Les femmes - dont on parle volontiers au singulier comme s'il y avait un modèle éternel de LA femme ! - ne sont jamais considérées comme étant *là*, partie prenante dans le devenir des institutions, de l'histoire, et du politique.

L'altérité, si elle est fondatrice de la constitution de la personne, est toujours incarnée de multiples manières. La sexualité est, parmi d'autres, une différence signifiante de l'altérité nécessaire à chaque être humain pour se construire. Affirmer qu'elle est parmi d'autres, ne signifie pas qu'elle est identique aux autres modes de l'altérité mais que, parmi elles, elle en est une. Se crisper sur une différence qui surdéterminerait toutes les autres conduirait à relativiser l'histoire et à privilégier l'altérité de nature. Or le culturel est tout aussi essentiel, pour le genre humain, que le naturel. Absolutiser la différence sexuelle c'est déshistoriciser le corps et faire de l'être-femme une réalité infra-historique comme on a pu le faire de l'être-noir. Être femme ou homme n'est pas une différence plus ou moins grande que d'autres, c'est une différence autre. De même que la différence noir/blanc a été perçue comme historiquement significative et a conduit à l'esclavage des noirs par les blancs en raison de la puissance économique de ces derniers, on agit semblablement lorsqu'on invoque la féminité pour assigner aux personnes de sexe féminin des tâches propres. Il est donc clair que l'on ne songe pas ici à rendre insignifiante la différence femme/homme, mais on refuse que celle-ci soit utilisée de manière surdéterminante, et par là aliénante.

Dénouer les surdéterminations biologiques et ouvrir à l'*eschaton*

Invoquant le refus d'un monde unisexe, certains discours désignent l'asymétrie femme/homme comme élément décisif de l'anthropologie.

Or, chacune, chacun, est d'abord une personne et doit être considérée telle en-dehors de toute détermination. Que l'identité sexuelle influence le développement psychique, cela est plus que probable, mais tirer de cette différence l'attribution, à l'un ou l'autre sexe, d'un rôle - fut-il religieux - relève d'une argumentation spécieuse et, quand il s'agit du christianisme, nous fait régresser vers les plus archaïques des religions païennes qui sexualisent le divin et divinisent la sexualité.

L'Évangile proclame l'égalité des femmes et des hommes, et le baptême fut, sans difficulté, octroyé à celles-ci comme à ceux-ci. En choisissant de s'incarner, Dieu s'est particularisé dans un contexte historiquement déterminé. La Révélation sous mode d'incarnation implique que Dieu, s'il a pleinement assumé la condition humaine, n'a pu l'expérimenter en toute sa diversité. L'Église a donc le devoir d'approfondir, au long de son histoire, les résonances multiples de cette unique Révélation ; de même que le premier concile de Jérusalem découvrit qu'il n'était pas nécessaire de devenir juif pour être baptisé/e dans le Christ, il y a encore bien des choses à déployer du cœur du mystère chrétien.

Faire jouer le biologique comme surdétermination historique est une faute, et l'Évangile réclame de dénouer ce lien de servilité. Or, dans le cadre de la sexualité, la déliaison est d'autant plus difficile que, contrairement à d'autres, l'altérité se joue ici dans une relation de proximité spécifique. La relation aux parents et la vie affective, avec leurs joies mais aussi leurs mutuelles blessures, deviennent souvent déterminantes dans les prises de positions ; ce *pathos* inhérent à tout être sexué nuit trop souvent à la sérénité du débat et des attitudes. Nous sommes aujourd'hui à un tournant de l'histoire qui peut favoriser le dialogue mutuel pour peu que nous acceptions d'écouter l'autre dans la complexité de son expérience et de son identité. Il est nécessaire pour cela de se libérer des stéréotypes qui enferment les uns/es et les autres dans des schémas prédéterminés. De même que les femmes doivent pouvoir assumer leur historicité dans toutes ses dimensions, il faut que les hommes puissent vivre pleinement leur affectivité (on pense, par exemple, à l'injustice faite aux divorcés en confiant quasi exclusivement aux mères la garde des enfants). C'est à ce prix seulement que nous saurons nous ouvrir à l'horizon eschatique qui nous est promis, où il n'y a plus ni homme ni femme, mais des personnes qui assument librement leurs différences.

III

Soi-même comme un/e autre

Dans un récent ouvrage⁴ Paul Ricœur analyse la construction de soi comme personne selon une dialectique entre la permanence du moi (l'identité - *idem*) et le dynamisme du soi (l'identité - *ipse*) qui se réalise par la médiation de l'autre, du temps, etc. Cette inscription dans une histoire, et dans une relation aux autres est essentielle pour l'élaboration du sujet. La personne se construit dans ce dynamisme, - devenir permanent de l'être et permanence de l'être en devenir. C'est selon ce dynamisme, qui met en situation des personnes concrètes, que nous devons penser l'altérité des femmes et des hommes.

En effet, même si elles peuvent être opératoires en certains domaines (par exemple la psychologie, mais il faudrait une bonne fois pour toutes renoncer à trouver en cette discipline le dernier mot sur l'être humain : la compréhension de celui-ci s'éclaire également au moyen de tant d'autres voies), je refuse les catégories féminin / masculin. Le recours à ces notions suggère que l'on sait clairement la signification véhiculée par ces mots ; or, est-il rien de plus culturellement déterminé que ce que l'on nomme féminin et masculin ? Aussi préférè-je penser à partir des figures concrètes telles qu'elles apparaissent dans l'histoire. La personne n'existe pas hors de ses déterminations secondes - dont la sexualité -, mais celles-ci ne sont jamais suffisantes pour évacuer en elle une dimension de l'humanité ; celle ou celui que je rencontre est toujours femme ou homme mais cette détermination n'aliène jamais l'identité unique de chaque personne humaine. C'est pourquoi il faut simultanément restaurer à chacun des deux sexes toute sa dimension humaine, et accepter en soi l'humanité sexuée. Ce sont ces deux points que nous allons examiner à présent.

4. **Soi-même comme un autre**, Paris, Seuil, 1990.

Aimer et créer

“Deux choses et deux choses seulement importent dans la vie : l’amour et la créativité auxquels se subordonnent tous les moyens de la communication et de l’œuvre. Tout le reste n’est que moyen et caricature. Or il se trouve que la créativité et l’amour ont une source unique. Tous les grands créateurs l’ont senti sans toujours pour autant l’assumer. Et les conditions de l’histoire ont fait que l’homme et la femme au lieu d’accomplir ensemble l’œuvre et l’amour se sont, en gros, partagé les tâches”⁵. Eliane Amado-Lévy Valensi résume bien ici les conditions dans lesquelles l’histoire a consigné les sexes à une fonction, amputant chacun de la dimension réservée à l’autre.

Des conditions, dont la technologie actuelle nous libère, expliquent essentiellement cette délimitation des rôles. Les raisons techniques étant tombées, il est vain de continuer à proclamer le discours idéologique qui habillait d’un sens symbolique ce qui était dû uniquement à des raisons techno-pratiques. On ne prétend pas, bien entendu, que les hommes n’ont jamais aimé et les femmes jamais travaillé ni créé, mais que fut socialement reconnu comme spécifique de l’un et l’autre sexe l’une de ces deux dimensions ; et cette exclusivité a conduit chacun des sexes à être assigné à un destin au nom d’une nature qui n’en dit pas tant !

C’est dans les relations concrètes entre les femmes et les hommes que se découvre le dynamisme de l’altérité. C’est pourquoi il faut refuser ces lectures simplistes des comportements qui les rapportent purement et simplement à l’identité sexuelle de leur auteur/e ; un faisceau de motivations, de raisons, et l’idiosyncrasie de chacun/e ne se résout pas par une simple détermination - fût-elle sexuelle -. C’est cette aventure de rencontre et de dialogue qui nous convoque aujourd’hui, y compris dans l’Église.

5. Eliane AMADO-LÉVY VALENSI, *Le Grand désarroi : aux sources de l’énigme homosexuelle*, Paris, Editions universitaires, 1973, p.75

Une sexualité à ne pas nier mais à assumer

Augustin d'Hippone, cherchant des images en l'être humain de la Trinité considère le *uir* (mâle) comme image de Dieu en tant qu'il appartient au genre humain (*homo*) et en tant qu'il appartient au genre masculin ; en revanche, la femme est image de Dieu dans la mesure seulement où elle appartient au genre humain, et non point en sa féminité⁶. Si on ne s'exprime plus aussi crûment aujourd'hui, il n'est cependant pas certain que l'on soit très éloigné de cette mentalité qui appréhende le masculin comme, en quelque sorte, le "sexe neutre", c'est-à-dire la référence d'une humanité hors sa détermination sexuelle. Cette perception conduit à croire, de manière tout à fait illusoire, qu'il est possible de penser une humanité sans ses multiples déterminations (le sexe, la couleur de la peau, l'époque, le lieu...). A cette prédominance du masculin, comme figure par excellence de l'humanité, s'ajoute la valorisation de l'idéal ascétique qui contribue à domestiquer les ombres et les lumières de la différence sexuelle en les niant plutôt qu'en les assumant⁷. Cette attitude n'est pas étrangère au sort réservé aux femmes dans l'Église. Examinons ces deux aspects, en commençant par le second.

La valorisation excessive du modèle ascétique et l'imposition - tardive, et non théologiquement justifiée⁸ - du célibat ecclésiastique dans l'Église romaine ont conduit à méconnaître, en son sein, une dimension essentielle des relations humaines. Ce qui se vit de positif dans la relation entre une femme et un homme ne les touche pas seulement eux, mais instaure un équilibre plus global. En effet, quel que soit ce type de relation - amour, amitié, fraternité et sororité - elle est toujours

6. **De Trinitate**, XII, VII, 10, in **Oeuvres de saint Augustin**, tome 16, (Bibliothèque augustinienne), Paris, Desclée De Brouwer, 1955 : " la femme avec son mari est image de Dieu, en sorte que la totalité de cette substance humaine forme une seule image ; mais lorsqu'elle est considérée comme l'auxiliaire de l'homme -ce qui ne lui appartient qu'à elle seule- elle n'est pas image de Dieu ; par contre l'homme, en ce qui n'appartient qu'à lui, est image de Dieu, image aussi parfaite, aussi entière, que lorsque la femme lui est associée pour ne faire qu'un avec lui" (p. 231).

7. Sur la valorisation du modèle monastique et son imposition aux clercs -voire aux laïcs, cf. Jean DELUMEAU, **Le Pêché et la peur : la culpabilisation en Occident : XIIIe-XVIIIe siècles**, Paris, Fayard, 1984, p.498 sq.

8. C'est pourquoi il est également nécessaire de délier le ministère presbytéral d'un état de vie spécifique.

sexuée. Affirmer cela n'est pas colorer toute relation mixte d'une ambiguïté malsaine, mais seulement souligner qu'une relation authentique permet à chacun/e de s'assumer dans son identité, y compris sexuelle - la réalité sexuelle ne se limitant pas au don des corps dans l'acte d'amour.

Paul Ricœur, récusant la dichotomie établie par Nygren, écrit de l'*éros*, qu'il a le pouvoir "de signifier et de dire l'*agapè*"⁹ : cette perception en chacun/e de ce désir et de cette exigence, à un être destiné, creuse en nous la capacité d'aimer plus largement que ce que donne à vivre le sentiment spontané. Sur cette acceptation à vivre ce qu'il y a de plus sexué en soi dans la relation à autrui (quel que soit son mode de réalisation) est entée la capacité universelle d'aimer : "la grâce, disait déjà saint Thomas d'Aquin, ne détruit pas la nature mais la pré-suppose". Le spirituel est charnel, ou il n'est pas : c'est en assumant en nous ce qu'il y a de plus humain, l'*éros* et l'histoire, que nous pouvons nous ouvrir à la transcendance, et éviter de devenir des fonctionnaires tristes de l'*agapè*. Et nul ne peut se croire prémuni de cette tentation de fuir la condition humaine : il est des religieux qui assument davantage en eux l'*éros* et l'histoire que bien des gens mariés. La vie authentiquement chrétienne, quel que soit le mode sous lequel nous choisissons de la vivre, ne nous arrache pas à notre condition, mais elle l'assume totalement en l'orientant vers sa réalisation plénière.

Autrefois, je prenais délicate attention à cette coquetterie de style : naïve et magnanime, je parlais des "hommes et des femmes" espérant que ceux-ci se mettraient à parler des "femmes et des hommes"! Il semble que la courtoisie masculine ait du mal à sortir hors de la déférence condescendante, et hors du système prioritaire de référence qui est le monde masculin... Comme femmes, nous n'avons pas eu le choix : d'emblée nous avons eu à penser à partir de l'autre, puisque celui-ci est la référence dominante ; la situation dans laquelle se trouvent nativement les hommes n'a pas favorisé ce décentrement puisque l'autre, féminin, qui, bien entendu, n'était pas ignoré, était toujours assigné à subordination.

9. Paul RICŒUR, *Liebe und Gerechtigkeit = Amour et justice*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1990, p.24.

L'asymétrie effective, de situation, conduit à penser que la prise de conscience de l'autre s'est réalisée différemment chez les femmes et chez les hommes. Comment ? Il paraît difficile de le savoir immédiatement, mais il y a ici à réfléchir, les uns/es et les autres, afin de mutuellement se comprendre. Il se noue là, en effet, un réseau complexe qui, à l'intérieur d'une situation historique donnée - une inégalité de situation sociale - suscite, de part et d'autre, des stratégies de pouvoir et de séduction qui ont marqué durablement notre rapport à l'autre et au monde. Dans la situation contemporaine, caractérisée par une remise en cause des modèles antérieurs, ces stratégies sous-jacentes héritées de contextes bien différents du nôtre, deviennent désuètes ou perverses - si tant est qu'elles ne l'aient pas toujours été !

Il y a urgence avant qu'il ne soit trop tard ; plus les choses tarderont à évoluer dans la structure ecclésiale, plus la violence des femmes sera grande et réduite la possibilité de mutuellement se comprendre, chacun/e dans ses difficultés, ses souffrances, mais également ses espoirs. Nous ne sommes pas *a priori* responsables de la situation dans laquelle l'histoire nous a placés ; en revanche, il nous appartient de tout faire pour léguer à celles et ceux qui viendront après nous une histoire un peu moins injuste - s'il se peut. Et l'Église a elle aussi une histoire, et partant, un devenir...

Quoique - et peut-être parce que ! - ses biographes soulignent combien il fut éloigné de cet idéal qu'il proclame, c'est à Arthur Rimbaud que j'emprunte, pour achever cet article. Il ne s'agit pas de céder à ce qui pourrait être soupçonné comme désir de reconnaissance des dominées par les dominateurs mais, au-delà du féminisme réactif (moment nécessaire mais à dépasser), et à travers l'épaisseur de toutes les déceptions, les grandes (*Ordinatio sacerdotalis*) et les quotidiennes qui constamment nous blessent - et la plupart du temps ignorées de ceux qui les provoquent -, d'ouvrir un véritable horizon de réciprocité et proclamer qu'il n'y a d'avenir que dans une confiance commune. Les femmes sont également capables de comprendre la souffrance qu'éprouvent leurs compagnons dans leur quête d'identité en ces temps bouleversés, et elles attendent d'eux la même réciprocité de pardon, d'exigence et de dialogue :

“Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, - jusqu'ici abominable, - lui ayant donné

son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? - Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons"¹⁰.

Isabelle CHAREIRE

70 - semaine sociale



semaines sociales de france

**Une idée neuve :
LA FAMILLE**
lieu d'amour et lien social

*Palais des Arts et des Congrès d'Issy-les-Moulineaux
25, avenue Victor Cresson 92130 Issy-les-Moulineaux*

**Trois jours d'échanges
et de confrontations
en 7 conférences
et 16 carrefours,
en présence de :**

**Jean Boissonnat
Olivier de Dinechin
Bruno Frappat
Marie-Joëlle Guillaume
Philippe Julien
Xavier Lacroix
François Mahieux
Marie Danièle Pierrelée
Guy Raymond
René Rémond**

10-11-12 novembre 1995

**Renseignements et inscriptions : Semaines Sociales de France
1, rue Bayard, 75008 Paris — Tél. (1) 42 56 55 40 - Fax (1) 42 56 55 45**

10. Arthur RIMBAUD, "Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871" in **Oeuvres complètes**, (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1972, p. 252.